

Louis BAYLE

Mort pour la France le 18 décembre 1918

J'ai été touché au ventre par une baïonnette. La douleur me fait atrocement souffrir. La plaie s'est infectée à cause des bactéries qui se trouvent dans la boue. Mon ami Jean est mort la nuit dernière, tué par un obus. Dans les tranchées, on marche sur nos camarades morts sur le champ de bataille. Plusieurs soldats sont morts à cause des conditions de vie dans les tranchées. Je pense que je ne serai pas à la maison pour Noël. Même si j'arrive à rentrer, je ne serai sûrement pas vivant. Je me demande combien de temps je vais tenir avec cette douleur, j'ai entendu dire que j'avais perdu beaucoup de sang et que ça a perforé quelque chose dans le ventre.

Je n'ai pas bien entendu le reste de leur conversation. Je suis allongé sur une sorte de brancard pour les personnes blessées. Autour de moi, je vois des soldats tués par des baïonnettes ; je me demande pourquoi je suis toujours en vie. Si j'avais été touché par un obus je serais mort sur le coup et je n'aurais peut-être pas eu le temps de penser à vous. Je crois que si on se rappelle de quelques souvenirs on peut rester plus longtemps réveillé ; je me souviens de mes parents, de ma chère sœur et de mon frère. Comme ils me manquent. Je ne les entendrai plus m'appeler Louis, nous n'aurons plus de Noël ensemble. Nous sommes le 18 décembre 1917 et je vais mourir.

Chloé MEYER

Allah Ben DJILLAH

Mort pour la France en juillet 1916

Allah Ben Djillah se réveille après avoir passé sa nuit à dormir dans les tranchées, en se demandant s'il va mourir aujourd'hui ou continuer à vivre dans ces conditions de vie très difficiles. Ces nuits passées dans les tranchées l'empêchent de se reposer, en raison de l'odeur ignoble et des rats qui le dérangent pendant son sommeil. Il observe ses camarades, les soldats qui eux aussi se demandent s'ils vont vivre demain ou mourir aujourd'hui. Cette pensée est toujours présente dans leur tête depuis le début de la guerre. Tous se prennent en main malgré la fatigue. Ils vont courageusement combattre. Il y a beaucoup de blessés, de morts, mais Allah Ben Djillah reste debout.

Les heures passent. Tout à coup, un obus explose dans les tranchées dans lesquelles Allah Ben Djillah s'est réfugié. Il se protège mais son bras est arraché. Il ne lui reste plus qu'un seul bras. Il souffre beaucoup et ne peut plus combattre. Tout à coup, un soldat allemand surgit devant Allah et lui tire une balle en plein cœur. Nous sommes en juillet 1916 et Allah Ben Djillah a donné sa vie pour la France, loin de son Afrique natale.

Nora NIMONAJ

Charles PAULY

Mort pour la France le 28 mai 1918

Depuis un mois, je suis au régime des fourmis ! Sept jours entre deux parapets de terre de 2m50, et sept jours où nous nous reposons du souci entre la vie et la mort. Je suis ici comme tous mes camarades, dans le but d'empêcher l'ennemi d'avancer. Notre emplacement, occupé par les parties adverses depuis plus de six mois est tourné et retourné, non seulement par la pioche mais aussi par les obus et les mines. Dans cette fourmilière, les éclats d'obus ne se font guère rares ! Il fait froid et avec toute la pluie tombée dernièrement, la boue est parmi nous, ce qui nous empêche d'avancer correctement. Mais la nature, plus forte que les hommes a voulu que quelques fleurs viennent pousser sur le bord de notre tranchée.

Blessé une première fois sous le feu de l'ennemi, me voilà à nouveau sur le front. J'espère bien en revenir. Je pense à ma famille. Sur un papier, j'ai écrit quelques mots pour mes parents : « Je veux que vous deux vous sachiez bien que je n'ai jamais cessé de penser à vous car je vous aime. J'écris aussi quelques mots à ma femme Hélène. Elle a toujours été là pour moi, elle me manque énormément également et en partant je lui confie tout ce que je considère d'important pour moi et certains souvenirs. Si ma destinée veut que je reste là-bas, elle se chargera de vous les remettre à Paris, ma ville qui me manque tant ». Le capitaine vient de donner l'ordre de se préparer. L'heure de l'assaut a sonné ; je mets ma baïonnette au fusil et je m'élance en hurlant. Une violente douleur me frappe au ventre, une baïonnette allemande vient de me frapper. Ma vie s'arrête aujourd'hui le 28 mai 1918 à Verdun.

Loanne SCHAEFER

Ahmed Ben Mohammed
Mort pour la France le 24 mai 1916

Je m'appelle Ahmed Ben Mohammed et je suis un Marocain qui se bat pour la France. Je suis un soldat courageux et je n'ai pas peur des corps à corps. Mais cette après-midi, je sens que je vais peut-être mourir. Je me sens affaibli car mon bras est gravement blessé à cause du dernier corps-à-corps. J'ai déjà failli mourir deux fois. La première fois, c'était quand j'étais dans une tranchée : un obus a explosé juste à côté de moi mais j'ai réussi à m'en réchapper.

La deuxième fois, dans un corps à corps, le soldat allemand a sorti une arme à feu mais j'ai réussi à le tuer avant.

Mais ce soir, je me sens affaibli, il y a trop de fumées toxiques.

Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Je ne tiens plus debout, mon bras me fait mal.

Je m'appelle Ahmed Ben Mohammed et mon corps a été retrouvé le 24 mai 1916 dans une tranchée de Verdun.

Kenza WAHIBI

Soldat de 1^{ère} Classe Tinga KABORE

Mort pour la France le 31 juillet 1916

Je m'appelle Tinga KABORE et je suis né le 1^{er} janvier 1889 à Mossi, en Haute-Volta. Je suis soldat de 1^{ère} Classe au 65^{ème} bataillon sénégalais. Mon numéro matricule est le 22136.

Mes camarades et moi sommes très fatigués. Cette guerre est tellement fatigante que l'on pourrait dormir sur place. Cette guerre n'est vraiment pas bien, on vit dans des endroits pitoyables. On manque d'hygiène : presque pas à manger, la boue, les rats, l'odeur, le bruit...

Cette guerre est difficile parce que nos camarades meurent devant mes yeux. Je les vois en train de souffrir, de mourir devant moi, mais je ne peux rien faire, je dois continuer à combattre pour la France.

Nos familles nous manquent terriblement. Il y a des jours où on pleure parce qu'on n'a plus de force pour combattre, mais il faut continuer à combattre, pour la France.

On envoie des lettres à nos familles en disant qu'il ne faut pas qu'ils s'inquiètent, mais c'est vraiment très dur moralement car on sait qu'il faut s'attendre au pire.

Cette guerre est vraiment terrifiante, on ne sait pas si on va mourir ou si on va rester en vie. Ils attaquent même la nuit.

En cette journée d'été du 31 juillet 1916 à Fleury-devant-Douaumont, l'adversaire a réussi à me toucher mortellement avec une mitrailleuse, comme la majorité de mes camarades morts pour la France.

Selia COBAN

Charles Alphonse BARD

Mort pour la France le 16 août 1917

Je m'appelle Charles Alphonse BARD. Je suis né le 27 décembre 1890 à Brinon-sur-Sauldre dans le Cher. Je suis soldat de 2^{ème} classe dans le 247^{ème} Régiment d'Infanterie et mon numéro matricule est le 07209.

Depuis le début de la guerre, mon quotidien est difficile parce ce que je vis dans le froid. Les conditions d'hygiène sont déplorables (on ne peut pas se laver, ni se raser). Mes compagnons et moi ne mangeons pas à notre faim car on est rationnés. On vit dans la peur de se faire tuer pendant le sommeil et de ne jamais revoir nos familles. On vit parmi les cadavres, dans le sang, la boue...On doit superposer des couches de couvertures sur nous pour que les rats ne nous rongent pas les pieds.

Nos supérieurs nous disent chaque jour que la guerre est bientôt finie pour nous motiver ; ils nous disent que nos adversaires sont faibles et que nous sommes sûrs de gagner.

Les jours passent, ma famille et mes deux enfants me manquent terriblement mais je ne veux pas me faire à l'idée que jamais je ne les reverrai. Mes craintes se sont confirmées et ma vie se termine le 16 août 1917 à Bezonvaux dans la Meuse où je suis tué sous le tir des ennemis ; les balles fusaient de partout, au-dessus de nos têtes, à côté de nos oreilles jusqu'à celles qui me touchent et je suis tombé pour la France au champ d'honneur, blessé mortellement comme de nombreux autres frères d'armes.

Ali SO

Mort pour la France le 4 septembre 1916

Le 4 septembre 1916, Ali se bat déjà depuis plus d'un an dans les tranchées de Verdun. Ali a été engagé par la France pour se battre aux côtés des Français et ce n'était pas les seuls car ils sont 134000 combattants d'Afrique Noire.

Ali et les autres soldats ont une hygiène vraiment insupportable : la vie dans la boue, les rats, les poux, les différentes maladies, le bruit des canons qu'on entend jour et nuit. Les centaines de camarades morts chaque jour pour récupérer quelques mètres de tranchées. Mais l'heure du nouvel assaut sur les tranchées allemandes arrive. Ali sait qu'il va être envoyé en première ligne. Les soldats sont alignés sur la première tranchée en face de l'échelle en attendant le coup de sifflet du commandant pour partir en même temps. Ali tremble, ça siffle. Il grimpe l'échelle en suivant le mouvement et d'un coup le drame arrive. Des coups de feu et de canons partout. Ali se retrouve à terre en s'étant pris une balle dans le ventre. Il se vide de son sang en pensant à sa famille et à son pays, loin au-delà de la Méditerranée. Nous sommes le 4 septembre 1916 et il ne verra plus son Afrique natale.

Ali JOUJAEV

Jean LAROCHE

Mort pour la France le 22 mai 1918

Il est 8 heures du matin, je me réveille ainsi que mes camarades. Le réveil a été vraiment difficile...nous ne dormons qu'une heure ou deux la nuit. D'habitude c'est le caporal qui nous réveille, mais ce matin c'était la douce pluie tombant du ciel qui l'a fait. Je salue mes camarades, et mange un peu de pain sec pour le petit déjeuner. Le bon petit déjeuner, c'est fini pour moi à présent. Nous vivons dans des tranchées humides où il y a des rats. Plusieurs de mes camarades sont morts à cause des maladies, ou des bombardements ennemis et c'est toujours difficile de voir ses amis mourir. A partir du début d'après-midi, le bruit des bombardements allemands commence à retentir, on nous attaque. Le caporal nous appelle pour nous battre. Je vois les obus tomber proches de nos tranchées et je vois déjà les corps de certains de mes camarades, déchiquetés. Je n'arrive pas à voir ça, mais je reste fort. Je veux venger mes camarades. Après plusieurs heures de combat, un obus tombe à côté de moi. Je suis éjecté. Je me retrouve au sol à plusieurs mètres de nos tranchées. Je souffre, je saigne beaucoup, mon corps est mutilé. J'essaye de me lever mais je n'y arrive pas. Je repense à mon épouse, mes enfants à qui j'ai promis que je reviendrai. Je meurs en tant que héros pour la France le 22 mai 1918.

Cyrielle MUNDSCHAU

Zénon RATON

Mort pour la France le 6 décembre 1917

Je m'appelle Zénon, Zénon RATON. Je suis né le 7 juin 1884 à Peyrat le Château en Haute Vienne et je vais vous raconter mon histoire durant cette guerre qui a débuté en 1914.

J'étais soldat de 2^e Classe dans le 83^e Régiment d'Infanterie. Nous vivions tous dans ces tranchées, ces couloirs de la mort comme je pouvais les appeler. Nos conditions de vie à mes compagnons et moi sont compliquées, nous avons les pieds dans d'interminables tranchées de boue et le combat ne cesse jamais. Les journées sont longues, trop longues. Mes camarades du 83^e Régiment d'Infanterie et moi-même vivons chaque jour avec la mort. Elle est constamment sous mes pieds, et souvent, nous nous demandons quand viendra notre tour.

Zénon a disparu deux semaines après l'écriture de ces mémoires ; c'est donc à moi, camarade du 83^e RI de vous raconter sa disparition tragique. Zénon fut la victime de nos ennemis, les Allemands. Il a vécu une mort lente, longue dans l'agonie et le sang. S'étant fait tirer dessus, Zénon s'est décidé à se laisser mourir dans les tranchées. Ses camarades ont tout tenté pour le sauver, mais Zénon a refusé tout soin, car, je cite, « j'ai combattu pour la Nation, mon devoir s'arrête ici. Tel est mon destin. »

Mes chers lecteurs et chères lectrices, je ne sais pas si vous lirez ces lignes dans quelques années mais les mémoires de Zénon s'arrêtent ici. Zénon est mort le 6 décembre 1917 à Verdun, dans la Meuse, onze mois avant l'Armistice qui signa la fin de cette terrible Guerre Mondiale. Mais pour combien de temps ?

Mattéo PERNET